

LA CIBLE DE GUIDO VENTURA

Je venais de faire, en compagnie du docteur Noiro, le tour des vastes jardins qui entourent sa maison de santé, et je me dirigeais avec lui vers le porron de son logement particulier. Le célèbre aliéniste était en train de m'expliquer le cas d'un de ses pensionnaires, que nous venions de croiser dans une allée, et qui nous avait salués d'un air protecteur.

A ce moment, une détonation retentit à quelques pas de nous. Je saisis le bras de mon hôte.

—Qu'est ceci ? lui dis-je. Un de vos pensionnaires aurait-il fait un malheur ?

Le docteur Noiro sourit.

—Non, fit-il ; rassurez-vous. C'est encore un cas assez curieux, que je veux vous faire voir !

Et, obliquant à gauche, il m'entraîna vers un petit pavillon, caché derrière un bouquet d'arbre. Il ouvrit une porte fermée à clef, me fit traverser un étroit vestibule, et nous nous trouvâmes dans une sorte de longue cour, entourée de murs. Un homme était là, de haute taille, vêtu d'un étrange costume de chasseur rappelant par certains détails la mode mexicaine. Il était adossé au mur du pavillon, et, au moment où nous entrâmes, levait sa main droite armée d'un pistolet. Notre arrivée ne le déranger pas. Il visa lentement, d'une main sûre. Je suivis la direction de l'arme, et je vis, à vingt pas environ, à un pied du mur d'en face, une tête blanche, avec un trou noir au milieu du front. C'était, autant que j'en pus juger de loin, le type classique de la Diane chasserresse.

Le coup partit. La tête ne bougea pas, et aucun éclat n'en jaillit.

—Regardez, me dit le docteur à voix basse. C'est très curieux. Il ne manque pas un coup.

—Comment cela ?

—Oui, toutes les balles se logent au même endroit, dans ce trou noir, moins large qu'une pièce de cent sous.

L'homme avait pris un nouveau pistolet à sa ceinture. Il tira. La cible resta encore intacte. L'arme étant chargée de plusieurs coups, à la façon américaine, le tireur lâcha successivement cinq nouvelles balles. Aucune d'elles n'ontama le front de la blanche figure.

Le docteur posa sa main sur l'épaule du tireur, qui se retourna. Son visage, qu'encadrait une forte barbe, avait une expression à la fois énergique et triste.

—Arrêtez vous un instant, lui dit le docteur.

L'homme fit, de la tête, un signe de consentement. Alors le docteur me conduisit à l'autre bout de la cour, et derrière le masque de plâtre il me montra une plaque de fer noir qui protégeait la muraille. Au milieu de la plaque, une tache ronde luisait, avec des reflets de plomb que produit l'écrasement des balles.

—Vous voyez, me dit-il en me montrant la correspondance exacte de cette tache brillante et du trou qui traversait le masque de plâtre, vous voyez que toutes les balles passent par là. Vous n'en trouverez pas une ailleurs.

—C'est merveilleux ! répondis-je. Mais quelle étrange histoire ?...

—Venez, me dit le docteur, je vous la conterai dehors.

Nous franchîmes de nouveau la cour et le vestibule du pavillon. Et voici ce que le docteur Noiro me conta, tandis que

derrière nous les détonations recommençaient, régulièrement espacées.

* * *

—Où malheureux, me dit mon hôte, s'appelle Guido Ventura. Italien, Espagnol, Américain ? On ne sait pas au juste. Américain, plutôt. Car c'est surtout le Nouveau-Monde qui nous envoie ces virtuoses du revolver et du rifle. C'est de là, d'ailleurs, que celui-ci est venu en France. Vous auriez pu le voir l'année dernière, à l'Alcazar d'Automne, où il a donné quatre ou cinq séances, et aurait fait courir tout Paris, si une raison majeure n'avait brusquement interrompu le cours de ses représentations. Mais c'est au début qu'il faut reprendre les choses. Il y a là toute une histoire que je suis certainement le seul à connaître, ayant seul pu, depuis six mois que cet homme est chez moi, en reconstituer les détails, grâce à certaines paroles qu'un délire intermittent lui arrache. Aussi vous la conterai-je telle que je la vois, sûr que ma vision ne me trompe pas.

Guido Ventura, lorsqu'il vint à Paris, était accompagné d'une jeune femme nommée miss Arabelle. C'était une superbe créature de vingt ans à peine, avec une tête de déesse et un corps de statue. Les admirateurs ne manquaient pas, et en moins d'une semaine, la mode s'était établie d'aller voir la splendide Arabelle aider dans ses exercices le célèbre tireur Guido Ventura. Elle se campait noblement, les bras croisés, le visage impassible, à quinze pas de Guido Ventura, braquant sur elle la vaine menace de son pistolet, dont la balle infallible lui cassait un tuyau de pipe à un pouce des lèvres, et brisait une coquille de noix posée sur ses cheveux.

Un simple tremblement dans la main du tireur, et s'en était fait de la superbe Arabelle... Mais la main de Guido Ventura ne tremblait jamais.

Evidemment, Guido Ventura aimait cette créature comme une idole. Il suffisait, pour s'en convaincre, de surprendre un des éclairs qui traversaient ses yeux chaque fois qu'au foyer du théâtre, où il attendait son tour d'entrer en scène, un galant faisait mine de serrer d'un peu près la belle fille. Jaloux, alors ? Certes ; et cet homme devait souffrir atrocement ; car sa compagne, aussi coquette que belle, semblait se faire un jeu d'exaspérer sa jalousie.

Un jour, le directeur de l'Alcazar d'Automne l'arrêta entre deux portants, au moment où elle s'échappait en riant d'un cercle de gommeux allumés :

—Dites donc, ma petite, lui glissa-t-il à l'oreille, vous devriez prendre garde. Cet homme-là tient tous les soirs votre vie au bout de son bras.

Arabelle éclata de rire.

—Lui, me tuer ? dit-elle en haussant les épaules. Allons donc ; il tient trop à ma peau pour l'abîmer !

Et chaque soir, elle allait se camper devant la gueule du pistolet, avec la même tranquillité sereine, son regard de velour, fascinant la révolte de son amant comme l'œil du dompteur fait de celle d'un fauve.

* * *

Un soir, — il y avait à peine huit jours que le nom de Guido Ventura et celui d'Arabelle flambaient en vedette sur l'affiche de l'Alcazar d'Automne, un gentleman de belle mine entra au foyer, alla droit à la jeune femme qui eut un léger cri de surprise, et, lui prenant la main, lui baisa le bout des doigts. Guido Ventura, qui parlait au directeur, se retourna et devint subitement très pâle. L'homme qui venait d'entrer était un riche Yankee dont